

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 15

Artikel: Les deux cousins
Autor: Rosay, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

est intéressant de rechercher une explication à cette phrase dans un autre ordre d'idées.

La langue française a eu successivement deux noms pour désigner l'objet auquel on suspendait ce que l'on abandonnait en quelque sorte, habits, épée, instrument de musique, etc... ; ce sont *clou* et *croc*, ainsi que le montrent ces exemples :

Phrases avec *clou* :

Et par un ais qui est fendue
Vit la ville au *clou* pendue. (RENARD).
On le met à un sac à part,
Et le laisse-on pendre au *clou*. (GOQUILLART).

Phrases avec *croc* :

Je pendis au *croc* une seconde fois mes habits pour en prendre un de mon maître et me donner l'air d'un médecin. (LESAGE, *Gil-Blas*.)

Si Dieu ne change mes résolutions, je mettrai bientôt mes armures au *croc*. (P. L. COURRIER.)

Mais, par un plus ou moins juste retour des choses d'ici-bas, c'est *clou* qui semble l'avoir emporté dans la langue de nos jours ; et comme on disait d'objets dont on ne voulait plus, d'habits surtout, qu'on les *mettait au clou*, on a employé la même expression pour ceux que l'on portait au Mont-de-Piété, afin de faire de l'argent dans un pressant besoin.

Nous devons ajouter que l'expression de *mettre au clou* n'a pas eu le sens de mettre en gage aussitôt après l'établissement du Mont-de-Piété (1778) ; c'est postérieurement à 1831 qu'on a commencé à s'en servir dans cette acception.

Les deux cousines.

Il y a environ une douzaine d'années de cela. Dans un ancien et vaste hôtel de la Chaussée-d'Antin, vivait, retiré des affaires, le banquier Félix Parnelle, après avoir, en dernier lieu, rempli pendant quelque temps avec distinction le poste de consul dans un de nos ports les plus considérables du Levant.

Riche déjà par sa famille, il avait encore augmenté son avoir par mille heureuses spéculations, et n'aspirait plus qu'à employer agréablement ses loisirs, quand le sort vint l'éprouver tout à coup d'une façon cruelle. Sa femme mourut à la suite d'une douloureuse maladie.

Accablé d'une profonde tristesse, M. Parnelle se retira du monde aussitôt après ce malheur, résolu à se consacrer désormais exclusivement à l'éducation de sa fille unique, Clarisse, dont les grâces naissantes lui rappelaient toute la beauté d'une épouse adorée.

Il avait aussi avec lui une nièce, qu'un de ses frères, veuf, tué à Solferino, lui avait recommandée avant de partir. Cet officier, d'un rare mérite et d'un grand avenir, mais qui avait perdu au jeu une partie de son patrimoine, n'avait laissé à la pauvre Charlotte qu'une très modique rente qui suffisait à peine à son entretien.

L'ex-financier, homme d'un caractère bon et généreux, traita ses deux enfants sur le pied d'une égalité parfaite ; il avait assez d'argent pour pouvoir doter convenablement sa nièce quand le moment serait venu pour elle de choisir un mari.

Les deux cousines, élevées ainsi ensemble, avaient pourtant les goûts les plus opposés. L'une, Clarisse, était fière, coquette, dominatrice ; l'autre, Charlotte, douce, modeste, charitable. Mais, n'anticpons pas ; les péripéties de cette histoire les feront suffisamment connaître.

Au moment où nous commençons notre récit, les deux

jeunes filles sont en grande conférence dans la pièce qui leur sert de salon commun.

— Il faut que je possède coûte que coûte cette merveille ! s'écriait Mlle Parnelle en s'adressant à la bonne Charlotte, qui contemplait, pleine d'admiration, un petit mouchoir de batiste enrichi d'une large valenciennes. C'est le plus beau spécimen de lingerie que j'aie jamais vu.

— D'accord ; mais cinquante louis employés à un seul mouchoir me semblent une somme un peu folle, même pour ta bourse, objecta timidement l'orpheline.

— En toute occasion, peut-être, mais non à la veille de mon mariage avec M. Daniel d'Estoublac. D'ailleurs, comme mon prétendu est encore plus riche que moi, j'espère que bientôt je n'aurai plus à me préoccuper du prix de chaque chose, ainsi que m'oblige à le faire la chétive pension que m'alloue papa.

— Chétive pension ! Cinq cents francs par mois, rien que pour ta toilette et tes menues dépenses. Tu n'es vraiment pas raisonnable, ma chère amie, permets-moi de te le dire.

Soit que l'orgueilleuse héritière n'entendit pas cette réflexion ou ne voulut point y répondre, elle se contenta de jeter le précieux chiffon sur un meuble ; mais l'air décidé dont elle le fit confirma sa compagne que toute récrimination à ce sujet serait au moins inutile.

— Voilà qui est parfait ! reprit ensuite la jeune fiancée. J'ai, je crois, maintenant tout ce qu'il me faut parmi les divers échantillons que ma modiste vient de m'envoyer ; le voile, la couronne, le bouquet, les manchettes. Il ne me reste qu'à choisir.

A cet instant, une piquante soubrette entra pour prévenir ces demoiselles que l'apprentie qui avait apporté ces différents objets, sollicitait la permission de ne revenir les prendre que dans une heure, parce qu'elle avait à faire jusque-là.

— A faire ! s'exclama vivement Clarisse, pâle de colère. Ordonnez à cette fille de rester. Que peut-elle avoir de plus pressé et de plus important que de se tenir à ma disposition ?

La femme de chambre obéit ; et, une minute après, la jeune ouvrière pénétrait dans le salon, les yeux rouges de larmes.

Mlle Parnelle, sans remarquer ses pleurs, apostropha durement la pauvre petiote :

— Qu'est-ce que votre maîtresse avait donc de si urgent à vous faire faire, qui vous empêchait de patienter quelques minutes, mademoiselle ?

— Pardon, madame ; ce n'était pas pour ma maîtresse que je désirais m'absenter une seconde, balbutia l'ouvrière. J'avais hâte de monter chez nous voir comment se portait ma mère, que j'ai quittée ce matin fort malade.

— Oh ! fit l'excellente Charlotte, je ne voudrais pas avoir retenu cette jeune fille au prix de dix robes de satin.

— Ce reproche indirect ne fit que raviver la mauvaise humeur de Clarisse.

— On ne m'en impose pas aussi facilement qu'à toi ! répliqua-t-elle avec une moue dédaigneuse. Je ne crois pas à tous les sots contes que l'on me fait.

Dans la crainte qu'il ne fût ajouté quelque chose de plus blessant pour l'inoffensive apprentie, celle qu'on venait de taxer de faiblesse interrogea aussitôt de la sorte sa misérable protégée :

— Vous n'avez donc aucun voisin complaisant qui veuille bien, pendant votre absence, veiller sur votre mère ?

— Non, mademoiselle... Il est vrai que les gens qui habitent à côté de nous sont tous très occupés,acheva-t-elle en hésitant.

— Eh bien ! donnez-moi votre nom et votre adresse. J'aurai peut-être l'occasion d'aller la voir.

— Oh ! mademoiselle, murmura l'ouvrière confuse, notre maison n'est pas assez convenable pour une personne telle que vous.

Puis elle ajouta, si bas qu'on put à peine l'entendre :
— Je me nomme Héloïse Amard, et nous demeurons
impasse Cardinet, numéro 5, aux Batignolles.

— Allons, interrompit Mlle Parnelle avec un sourire moqueur, puisque ma cousine daigne s'intéresser à vous, je vous laisse libre ; vous pourrez même ne venir que demain reprendre votre carton. *(A suivre.)*

On lulu pou galant.

Dou z'amis que s'étiont cognus tandi que passâ-
vont l'écula, s'étiont pas revus du grantenet, et
tandi cé temps, ion dâi dou s'étai mariâ. L'avâi
prâi po fenna 'na brava felhie, qu'a bin z'u oquie ;
mâ la pourra pernetta étai dâo gros moué, et
onco !... l'avâi la tignasse que terivè su lo rodzo,
et on ge qu'einvoiyè l'autro sè férè potografiyi ;
mâ a part cein, le poivè onco passâ.

On dzo que cé nové mariâ étai z'u dein lo dé-
frou avoué sa fenna, l'eintrâ dein on cabaret po
bâirè quartetta et po sè repétrè onna mi ein me-
dzeint la vicaille que la fenna avâi dein se n'omo-
niére, vo sédè : dè clliâo z'espèces dè panâi ein
paille, po lè damès, que sont asse pliats què dâi
pariannès (dâi pounéses) ; et, tandi que l'étiont ein
trein dè s'apedansi, vouaïquie l'ami dè l'écula
militére qu'eintrè assebin quie per hazzâ.

— Eh ! sâlu ! se fâ ein eintreint, à l'avi que
revâi se n'ami. Est-te tè ?

— Et oï.

— Quin bon nové, du lo temps qu'on s'est pas
revu ?

— Eh bin, tot dè bon !... mè su mariâ, et vouai-
quie ma fenna !

L'autro la vouâîte on momeint et quand l'a z'ua
prâo vussa, l'approutsè son mor dè se n'ami l'épâo,
et lâi fâ à l'orolhie :

— T'einlevâi quin coucou !

Ora, attrapa !

Lo menistrè et lo syndiquo dè X... étiont ein
bizebille, et on dzo que sè tsermaillivont, lo syndiquo fâ ô menistrè ein lâi reprodzeint oquie :

— Oh ! et pi n'ia pas rein què mè que lo dio ;
tot lo veladzo trâovè que n'est pas dinsè qu'on
menistrè dussé férè.

— Oh ! tot lo veladzo ! se repond lo menistrè,
cein ne m'ebayè pas, kâ vo n'êtè rein què dâi
fotus-bétes, tant lè z'ons què lè z'autro.

— Ah ! l'est binsu po cein, se refâ lo syndiquo,
que totè lè demeindzes vo coumeinei voutron
prédzo ein no deseint : Mes chers frères !

Et lo syndiquo lo pliantè quie et s'ein va ein
faseint : Ora, attrapa !

Voici une anecdote intime et peu connue sur
madame de Staël, qui est si spirituellement ra-
contée, que nous ne pouvons résister au désir de
la publier. Elle nous montre du reste l'auteur de
Corinne sous une face toute nouvelle :

Quand elle sortait de table, elle avait l'habitude
de s'installer debout devant la cheminée, le dos au
feu, et alors, manœuvrant adroïtement ses jupes,

elle s'exposait le plus discrètement possible aux caresses de la flamme. Un soir, elle venait de prendre sa place et son attitude ordinaires. Benjamin Constant occupait un fauteuil à sa droite ; à sa gauche était assis un brave et massif gentilhomme bavarois ; le reste des hôtes du château complétait le cercle. Mais, ce soir-là, l'atmosphère était à l'orage.

Une discussion assez vive s'était élevée à table entre la châtelaine et l'auteur d'*Adolphe* ; elle se poursuivait avec une animation croissante, et si bien qu'ayant une réplique assez vive à envoyer à son interlocuteur, l'impétueuse Corinne, se tournant et se penchant vers lui, oublia absolument de baisser la toile.

L'assistance restait interdite, Mme de Staël se mordait les lèvres de colère, et Benjamin Constant fronçait les sourcils.

Ce fut le spectateur privilégié de cette étrange, mais rapide vision qui recouvrâ le premier la parole, mais ce ne fut pas à Mme de Staël qu'il s'adressa :

« Monsi de Gondant, dit-il dans son baragouin franco-allemand, mais avec l'accent d'une indéniable sincérité, ch'ai vermé les yeux si à brobos que sur ma voi te chentilhomme, che fous chure que che n'ai rien fu titut, mais titut ! »

Il y a quelques jours, un portraitiste très renommé, M. Pérignon, mourait à Paris. Voici quelques philosophiques et amusantes réflexions dues à ce peintre humoristique :

Avoir à compter avec toutes les susceptibilités de la coquetterie, avec toutes les prétentions de l'amour-propre, c'est jongler avec des épines !

La jolie femme est un despote, qui ne veut autour d'elle que des courtisans. Comment faire pour lui dire la vérité avec le pinceau ?

L'ombre la plus légère l'effarouche.

— On dirait une ride ! s'écrie-t-elle, nerveuse et tyannique.

— Cependant...

C'est ce cependant qu'il est dur de faire entendre.

Les uns recourent à toutes les subtilités de la diplomatie. D'autres l'imposent avec une brusquerie voulue. Pérignon fusionnait les deux écoles, selon les circonstances.

Il avait fait une longue épreuve du métier, qu'il résumait ainsi :

« Une femme n'est satisfaite de son portrait que quand il ressemble à ce qu'elle voudrait être. »

OPERA — Les débuts de la troupe de M. Fournier ont laissé une très bonne impression, et la représentation des *Dragons de Villars* a été vivement applaudie. Nous engageons donc tous les amateurs à ne pas oublier que leur devoir est d'encourager nos acteurs par leur présence au théâtre. Lundi, 17 avril : *La dame blanche*, opéra comique en 3 actes. — Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLLOUD & C°